

Le Dniєpъ



Journal trimestriel de l'association « Les Enfants de Tchernobyl »

Numéro 57 Février 2011

N° ISSN 1253-2207





Editorial

Demeurons des remueurs de neurones, l'aiguillon qui dérange

Un quart de siècle après l'explosion du réacteur N°4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl, le 26 avril 1986, les populations qui vivent dans les régions contaminées par les retombées radioactives en Ukraine, en Russie et au Bélarus continuent de subir les effets de la catastrophe. Les dernières études montrent que la contamination chronique des sols qui conduit à celle de la chaîne alimentaire provoque de nombreuses pathologies, particulièrement chez les enfants.

En avril dernier, des scientifiques russes et ukrainiens, parmi lesquels Alexey Yablokov, ancien conseiller environnemental du président Boris Eltsine et membre de l'Académie des sciences de Moscou, ont présenté leurs travaux au Parlement européen à Strasbourg. Leurs recherches, étayées par plus de 5000 articles dont la plupart n'avaient jamais été publiés en anglais, ont été compilées dans un livre édité récemment par l'Académie des Sciences de New York: « *Tchernobyl : les conséquences de la catastrophe pour les populations et l'environnement* ». Ils y établissent un bilan catastrophique : au total, entre 1986 et 2004, le drame aurait provoqué la mort de près d'un million de personnes à travers l'hémisphère nord (le nuage s'étant propagé jusqu'aux USA et au Canada) dont plusieurs centaines de milliers de liquidateurs, ces personnes venues éteindre l'incendie du réacteur puis nettoyer le site.

Des chiffres très éloignés de ceux publiés en 2005 par l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) pour qui « *moins d'une cinquantaine de décès a été attribuée directement à cette catastrophe* ».

Les résultats des mesures des charges corporelles internes des organismes des jeunes Ukrainiens et Russes invités en juillet et en août dernier en France par notre association prouvent de quel côté penche le plateau de la balance de la réalité. Sauf stupidité, malhonnêteté intellectuelle ou conflit d'intérêt, qui oserait affirmer qu'un gamin « chargé » de centaines, voire de milliers de becquerels de césium radioactif dans son corps ne présente pas de risque sanitaire ?...

Après celle de 1986 et celle de 2006 (à l'occasion des 20 ans), une nouvelle « Bataille de Tchernobyl » est engagée depuis quelques mois dans l'optique de la commémoration du 25^{ème} anniversaire de l'explosion de la centrale atomique ukrainienne.

Dans ce cadre, il est indéniable qu'une opération massive, mais aussi sournoise, d'intoxication de l'opinion à propos des séquelles de Tchernobyl a commencé. Objectif évident : marteler le message fallacieux et criminel : « *la vie ne se porte pas si mal que cela dans les régions contaminées. Les hommes peuvent réinvestir bien des territoires évacués après mai 1986.* »

Simultanément, l'industrie nucléaire fait des pieds et des mains pour arracher des contrats de construction de centrales. Le succès de la campagne de négation de la gravité des conséquences de Tchernobyl est une condition majeure pour atteindre les objectifs très ambitieux de cette stratégie.

C'est pourquoi, outre les témoignages et les mesures scientifiques directes que nous rapportons, nous insistons sur l'importance de l'existence de Belrad et de l'ensemble des travaux de l'équipe de la généticienne Roza Goncharova. Il s'agit de cas uniques d'entreprises indépendantes à la hauteur des enjeux : faire connaître la réalité sanitaire dans les régions contaminées, l'améliorer, et mesurer les risques pour les générations futures si le laisser faire officiel qui prévaut l'emportait.

Notre analyse conduit à considérer que là se nouent tous les enjeux. Si ce terrain de lutte est le moins du monde délaissé, alors aucun obstacle sérieux, autre que financier, ne se dressera face au rouleau compresseur atomique. Car les sources d'informations pertinentes se tariront, les équipes compétentes seront disloquées et la logistique mise en place au début des années 90 disparaîtra.

Concernant les conséquences de la catastrophe de Tchernobyl, un journaliste a écrit à propos de notre association que nous étions « *des remueurs de neurones* », un parlementaire nous traitait « *d'aiguillon qui dérange* »... Il est de notre conscience et de notre devoir de revendiquer et d'assumer la responsabilité de ces qualificatifs, pour ces gamins d'Ukraine, de Russie et du Bélarus, pour leur avenir.

La catastrophe de Tchernobyl se déroule aujourd'hui. Faisons en sorte que, par l'efficacité et la qualité de notre engagement, les preuves de cette réalité explosent les mensonges propagés et le déni honteux.

Thierry Meyer, 27 décembre 2010

Président-fondateur de l'association « Les Enfants de Tchernobyl »

Directeur de publication de la revue « Le Dniepr »

Le Dniepr

Sommaire

- P. 3* Editorial : « Demeurons des remueurs de neurones, l'aiguillon qui dérange »
- P. 5* Nous avons besoin de vous : Merci de nous aider à diffuser cet appel
- P. 6* « 10 000 œufs pour les Enfants de Tchernobyl »
- P. 7* Rassemblement commémoratif silencieux un quart de siècle après le début de la catastrophe qui se poursuit en 2011
- P. 8* L'Institut de radioprotection « Belrad » remercie « Les Enfants de Tchernobyl »
- P. 9* Pas de visas biométriques pour nos groupes d'enfants ukrainiens et russes invités en France en 2011
- P. 9* Une lectrice nous écrit : « Après la lecture du Dniepr... »
- P. 10* Bélarus : mort suspecte d'un éminent scientifique spécialiste de Tchernobyl
- P. 11* Conséquences de Tchernobyl
- P. 12 à 14* « La charité française »
- P. 15 à 18* Ils défient la radioactivité. Les amoureux de Tchernobyl
- P. 19* Visiter Tchernobyl en touriste, ce sera bientôt possible
- P. 20 et 21* .. Comprendre les modes de transfert des radionucléides aux plantes
- P. 22* Indice de perception de la corruption 2010 : Russie et Ukraine restent parmi les pays les plus corrompus de la planète
- P. 23* WikiLeaks : la Russie, Etat mafieux virtuel
- P. 24 et 25* .. Du colza pour dépolluer Tchernobyl
- P. 26 à 30* PHILOSOPHIE : Propos sur les paysages de catastrophe : Tchernobyl

« Le Dniepr », publication trimestrielle éditée par l'association :

« LES ENFANTS DE TCHERNOBYL »

Résidence « Les Provinces » 1 A rue de Lorraine 68840 PULVERSHEIM

courriel : les.enfants.de.tchernobyl@wanadoo.fr

Site Internet : www.lesenfantsdetchernobyl.fr

Rédactrice en chef : Eveline KIEFFER

Directeur de Publication : Thierry MEYER

Comité de Rédaction : Catherine ALBIE, Norbert BERNOLIN, Elisabeth CORDIER, Anne-Marie et Marc DESCHLER, Dominique GATINEAU, Marie-Christine KLEIN, Angèle MOSSER, Pierre VERNEREY.

Impression : Maison de la Presse - 64 rue de la République 68500 GUEBWILLER

ISSN : 1253 - 2207

Téléphone : 03.89.76.94.42

Dépôt légal : Février 2011

Nous avons besoin de vous : Merci de nous aider à diffuser cet appel

L'association « LES ENFANTS DE TCHERNOBYL » recherche encore dans les 6 départements de l'est de la France : 67, 68, 90, 88, 70 et 25 quelques familles d'accueil d'enfants ukrainiens et russes pour l'été.

Près de 25 ans après l'explosion du réacteur de Tchernobyl, l'association humanitaire alsacienne « Les Enfants de Tchernobyl » continue de présenter les preuves de la poursuite de la catastrophe et de l'intérêt des séjours en France des « Enfants de Tchernobyl ».

Les habitants du nord de l'Ukraine, du sud de la Russie et du Bélarus sont contraints de vivre dans un environnement radioactif et en raison d'une alimentation contaminée, les radioéléments (et tout particulièrement le césium 137) s'accumulent, jour après jour, dans l'organisme des enfants. Les principaux responsables sont le lait, les fromages, les produits de la cueillette (baies, champignons...), de la chasse et de la pêche.

L'irradiation permanente de leurs cellules, en particulier celles du cœur, de la thyroïde et du cerveau, provoque d'innombrables lésions qui sont à l'origine de pathologies très graves, liées notamment à l'atteinte des défenses immunitaires et des organes vitaux.

Une alimentation « propre » durant quelques semaines permet à ces enfants d'éliminer plus rapidement le césium radioactif contenu dans leurs organismes et donc de réduire les risques sanitaires.

Durant leurs vacances françaises, les enfants ukrainiens et russes invités par l'association alsacienne « Les Enfants de Tchernobyl » ont réduit leur charge corporelle en césium radioactif de 30% en moyenne, jusqu'à plus de 70% pour les plus contaminés, uniquement par une alimentation « propre ». Ces résultats sont remarquables et prouvent l'intérêt de ces projets.

L'association humanitaire « Les Enfants de Tchernobyl » lance un appel d'urgence aux familles d'accueil bénévoles dans les 6 départements de l'est de la France : 67, 68, 90, 88, 70 et 25. Elle organisera en juillet et août 2011 l'accueil en France pour des séjours de 3 semaines d'enfants ukrainiens et russes originaires de ces régions. Elle recherche encore quelques familles d'accueil.

Marie-Christine Klein : 03 89 56 36 51 ou 06 82 09 54 89 Catherine Albié : 03 89 83 61 80 ou 06 08 48 55 48
Angèle Mosser : 03 89 40 26 33 Courriel : les.enfants.de.tchernobyl@wanadoo.fr



Le Dniepr

« 10 000 ŒUFS POUR LES ENFANTS DE TCHERNOBYL »

19^{ème} édition du 2 au 25 avril 2011

Cette nouvelle édition est en marche depuis quelques mois déjà tant chez nos amies ukrainiennes qu'en France : rapatriement des pyssanki (œufs en bois peint) des Carpates ukrainiennes vers Kiev puis envoi vers leur lieu de stockage à Rixheim, création de l'affiche, recherche de partenaires, de supermarchés... les ventes peuvent commencer... !

Nous avons à présent

BESOIN DE VOUS POUR LA REUSSIR ! AIDEZ-NOUS PAR VOTRE PARTICIPATION

En venant rejoindre les équipes de vente à Haguenau, Strasbourg, Obernai, Sélestat, Colmar, Mulhouse et Saint-Louis ainsi que dans de nombreux autres lieux d'Alsace et de Franche-Comté.

Nous ne sommes pas encore très présents dans les supermarchés du département des Vosges : l'appel est donc lancé...

Vous pouvez également vendre des pyssanki autour de vous (amis, famille, école...)

N'hésitez pas à contacter la coordinatrice de l'opération Angèle MOSSER pour toute suggestion.
Tél. 03.89.40.26.33 - Courriel : les.enfants.de.tchernobyl@wanadoo.fr

DU SUCCES DE L'OPERATION DEPEND LA VENUE EN FRANCE DES « ENFANTS DE TCHERNOBYL » !



Le Dniepr

Rassemblement commémoratif silencieux un quart de siècle après le début de la catastrophe qui se poursuit en 2011

***Mardi 26 avril 2011 de 16H à 17H
Place de la Réunion à Mulhouse***

L'explosion du quatrième bloc de la centrale nucléaire de Tchernobyl le 26 avril 1986 coupa la vie de millions d'habitants de la planète en deux parties : l'AVANT et l'APRÈS Tchernobyl.

La catastrophe de Tchernobyl qui se poursuit depuis un quart de siècle est un alliage complexe où se confondent aventurisme technocratique et héroïsme de la part des liquidateurs, solidarité humaine et couardise de la part des hommes politiques (qui ont eu peur de prévenir leurs populations de l'énorme risque, multipliant le nombre de victimes innocentes), souffrances des uns et intérêts des autres.

Tchernobyl a enrichi notre vocabulaire quotidien de nouvelles expressions : « liquidateurs », « enfants de Tchernobyl », « sarcophage de Tchernobyl », « le SIDA de Tchernobyl », « la trace de Tchernobyl », « la contamination de Tchernobyl ».

Les victimes passées, actuelles et futures de ces 25 premières années de la catastrophe méritent votre sensibilisation et votre présence.

Nous espérons que vous, les membres de votre famille et vos amis, offrirez une heure de votre temps en vous rassemblant derrière la banderole apolitique de l'association « Les Enfants de Tchernobyl » le mardi 26 avril 2011 de 16H à 17H, Place de la Réunion à Mulhouse.

Merci d'être présents dès 16H pour permettre aux photographes et aux cameramen de la presse de disposer d'un groupe dense pour leurs prises de vue.



Certificate of Appreciation

This certificate is awarded to

LES ENFANTS DE TCHERNOBYL

in recognition of valuable contributions to the Institute of Radiation Safety "BELRAD",
diminishing of consequences of Chernobyl disaster in Belarus and aid to Belarusian children

THE INSTITUTE OF RADIATION SAFETY "BELRAD"



Two handwritten signatures in black ink, one above the other, positioned to the right of the seal.

Director of the Institute, Alexey Nesterenko

Deputy director on international cooperation, Vladimir Babenko

Pas de visas biométriques pour nos groupes d'enfants ukrainiens et russes invités en France en 2011

Suite à notre interpellation du gouvernement français par le biais de l'ensemble des parlementaires alsaciens, Madame Michèle ALLIOT-MARIE, ministre des Affaires étrangères et européennes, nous informait le 9 décembre 2010, en répondant à Monsieur François LOOS, ancien ministre, député du Bas-Rhin :

« Monsieur le Ministre, Cher François,

Vous avez appelé l'attention de mon prédécesseur sur la délivrance de visas à des enfants russes et ukrainiens, invités en France à l'été 2011 par l'association « Les Enfants de Tchernobyl », et sur la mise en place de la biométrie dans nos postes de Russie et d'Ukraine.

J'ai noté l'importance que revêt cette question pour l'organisation de la venue en France des enfants. Je peux actuellement vous assurer que, pour ces deux pays, l'entrée en vigueur du nouveau dispositif de visas biométriques n'aura pas lieu en 2011... »

Les responsables de l'association « Les Enfants de Tchernobyl » remercient les députés et sénateurs alsaciens pour leurs nombreuses interventions dans ce dossier depuis 2005.

Une lectrice nous écrit : « Après la lecture du Dniepr... »

Monsieur, Lorsque j'ai vu le film d'Arte sur « La vie sauvage autour de Tchernobyl » j'ai éprouvé un très grand malaise qui n'arrivait pas à se dissiper et que j'ai pu confronter à celui d'autres personnes dans le même cas. Cela était dû en partie à cette beauté surréaliste, ces chevaux de Prévalsky et cet homme qui semblait faire fi de la radioactivité ambiante.

Ma conscience vacillait soudain et je me demandais où était la tromperie, où était la fissure. Quand j'ai lu la revue Le Dniepr n° 55, je n'ai pas compris où était « la propagande ». Mais je viens de recevoir le numéro suivant, le n° 56 et subitement tout s'éclaire ; je comprends mieux comment on nous manipule. Je peux mettre un nom sur mon malaise, un nom qui s'appelle « un détournement de la vérité ».

Je vous remercie infiniment de mettre un terme à mon tourment. Votre explication était nécessaire. Merci.

Bien cordialement, Annette Collomb, le 24 novembre 2010

Bélarus : mort suspecte d'un éminent scientifique spécialiste de Tchernobyl

MINSK — Un membre de l'Académie des sciences nationale du Bélarus, spécialisé dans les conséquences de la catastrophe de Tchernobyl, est décédé dans des circonstances suspectes, a indiqué dimanche 21 novembre 2010 un dirigeant de l'opposition bélarusse, qui n'exclut pas un meurtre.

Le professeur Ivan Nikitchenko, 71 ans, « est mort samedi à l'hôpital où il avait été admis à la suite d'une collision entre la voiture qu'il conduisait et un camion », a déclaré à l'AFP Vitali Rymachevski, un candidat de l'opposition à la présidentielle du 19 décembre, soutenu par M. Nikitchenko.

« Nous n'excluons pas qu'il s'agisse d'un meurtre, dans la mesure où le travail et les prises de position du professeur Nikitchenko gênaient le pouvoir », a-t-il ajouté.

« Nous essayons maintenant d'établir les circonstances de l'accident et lundi nous allons probablement demander une enquête indépendante », a poursuivi M. Rymachevski.

Ces dernières années, l'académicien déclarait sans cesse « que la population consommait des produits contaminés, cultivés dans des zones contaminées, et que l'argent alloué pour faire face aux conséquences de Tchernobyl était détourné », a-t-il ajouté.

Le professeur avait notamment écrit à l'autoritaire président Alexandre Loukachenko pour lui signaler que la sous-estimation des conséquences de l'accident de Tchernobyl a conduit à une importante contamination des sols sur la quasi-totalité du Bélarus, suggérant de rétablir un système cohérent de radioprotection de la population.

Lors d'une récente conférence de presse commune avec l'opposant Rymachevski, le scientifique avait annoncé qu'il rejoignait l'équipe du candidat à la présidentielle car celui-ci prêtait une attention particulière aux conséquences de la catastrophe de Tchernobyl.

(AFP) – 21 nov. 2010



**Le Professeur Nesterenko avait été victime de plusieurs tentatives d'attentats...
comme le Professeur Nikitchenko ?**

Le Dniepr

Conséquences de Tchernobyl

En dissimulant aux populations les conséquences sanitaires et écologiques de l'accident de Tchernobyl, les dirigeants des grandes puissances participent à la désinformation cinquantenaire dont bénéficie l'industrie nucléaire, aussi bien civile que militaire (1). Cette stratégie, car c'en est une, est coordonnée par l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA), porte-parole de l'establishment nucléaire, grâce à la promotion d'une pseudo-science (2) sur les effets des contaminations radioactives. L'Organisation mondiale de la santé (OMS) en est, hélas, partie prenante, du fait de l'accord signé en 1959 entre les deux agences. Ce document interdit à l'OMS d'informer les populations sur les effets des rayonnements ionisants pour les humains sans l'aval de l'AIEA.

En janvier 2010, toutefois, l'Académie des sciences de New York (NYAS) a publié le recueil le plus complet de données scientifiques concernant la nature et l'étendue des dommages infligés aux êtres humains et à l'environnement à la suite de l'accident de Tchernobyl. Cet ouvrage met à la disposition du lecteur une grande quantité d'études collectées dans les pays les plus touchés : la Biélorussie, la Russie et l'Ukraine (3). Les auteurs estiment que les émissions radioactives du réacteur en feu ont atteint dix milliards de curies, soit deux cents fois les retombées des bombes atomiques lancées sur Hiroshima et Nagasaki ; que le nombre de décès à travers le monde attribuables aux retombées de l'accident, entre 1986 et 2004, est de 985 000, un chiffre qui a encore augmenté depuis cette date. Des 830 000 « liquidateurs » intervenus sur le site après les faits, 112 000 à 125 000 sont morts.

Beaucoup de ces hommes et femmes ont reçu, souvent sans protection, d'énormes quantités de rayonnements et ont inhalé des poussières fortement chargées en isotopes de l'uranium. UOMS et l'AIEA avaient présenté, en 2005, un bilan d'une cinquantaine de morts parmi les liquidateurs et jusqu'à 9 000 décès « *potentiels, au total* », attribuables à la contamination radioactive — et ce uniquement parmi les populations les plus affectées de Biélorussie, d'Ukraine et de la Fédération de Russie... Des milliers d'études ont mis en évidence dans les pays touchés une augmentation sensible de tous les types de cancer, ainsi que des maladies des voies respiratoires, des affections cardiovasculaires, gastro-intestinales, génito-urinaires, endocriniennes, immunitaires, des atteintes des systèmes lymphatiques et nerveux, de la mortalité prénatale, périnatale et infantile, des avortements spontanés, des malformations et anomalies génétiques, des perturbations ou des retards du développement mental, des maladies neuropsychologiques et des cas de cécité.

Si les conséquences sanitaires et environnementales laissent les technocrates de marbre, la facture économique finale, elle, devrait les émouvoir. Pour les vingt premières années, les dépenses directes provoquées par la catastrophe pour les trois pays les plus touchés dépassent 500 milliards de dollars, ce qui, rapporté au coût de la vie dans l'Union européenne, représente plus de 2 000 milliards d'euros. Autant, donc, sinon plus, que le coût de construction de toute l'infrastructure nucléaire mondiale !

ALISON KATZ.

« Le Monde diplomatique »

Décembre 2010, page 25

(1) Lire Wladimir Tchertkoff, *Le Crime de Tchernobyl. Le goulag nucléaire*, Actes Sud, Arles, 2006, 717 pages, 25 euros ; Galia Ackerman, Guillaume Grandazzi et Frédérick Lemarchand, *Les Silences de Tchernobyl. L'avenir contaminé*, Autrement, Paris, 2006, 300 pages, 19 euros.

(2) Chris Busby (sous la dir. de), *The Health Effects of Ionising Radiation Exposure at Low Doses and Low Dose Rates for Radiation Protection Purposes*, Green Audit, Aberystwyth, 2010, 75 livres.

(3) Alexey Yablokov, Vassili Nesterenko et Alexey Nesterenko, « Chernobyl : Consequences of the catastrophe for people and the environment », *Annals of the New York Academy of Sciences*, vol. 1181, Wiley-Blackwell, avril 2010, 330 pages, 80 livres.

« La charité française »

**Interview de Thierry Meyer par Mariya Elanova (voir mise en garde (1))
Traduit en français par Oksana Pantchenko**

En 1993 Thierry Meyer, chimiste français, a créé l'association « Les enfants de Tchernobyl » qui aide les enfants victimes des conséquences de la catastrophe de Tchernobyl. Thierry Meyer a parlé de l'activité de son organisation à notre correspondant.

Après l'incendie à Tchernobyl, les autorités françaises n'ont même pas pensé à des problèmes éventuels à la différence de nos voisins allemands qui se tenaient sur leur garde. L'idée de créer une association humanitaire m'est venue après une interview avec les journalistes français qui m'interrogeaient beaucoup sur la radioactivité, le césium et les mesures préventives.

L'association a été officiellement créée en 1993. Depuis 18 ans nous organisons les séjours des enfants ukrainiens et russes en Alsace au nord-est de la France dans les familles françaises. Cette année-ci on accueille le 37^{ième} groupe. Les vacances françaises des enfants durent de 3 à 8 semaines, cela dépend du nombre de séjours qu'a effectué l'enfant dans sa famille d'accueil. L'association comprend 480 familles françaises. Les enfants séjournent dans deux départements français – le Bas-Rhin et le Haut-Rhin. 20 personnes font partie du Conseil d'administration de l'association. Pour la majorité, ce sont des bénévoles et des compatissants qui nous aident de bon cœur et savent travailler en équipe.

Pourquoi les Français se préoccupent-ils des enfants russes et ukrainiens ?

Nous aidons les enfants victimes de la radioactivité. La réalité est que même 24 ans après la tragédie de Tchernobyl, cette catastrophe n'est pas éliminée. Les enfants qui viennent en France sont chaque été mesurés en radioactivité à l'Académie des sciences d'Ukraine. Ils ont tous du césium dans leur organisme. Pourtant, ce sont des enfants qui sont nés 10-15 ans après la catastrophe, pas en 1986.

Quand on annonce à la télé qu'il y a des incendies près des stations électriques et que cela n'entraînera aucun problème, je n'y crois pas. Si on mesure la radioactivité du sol on verra qu'elle est très élevée. Moi et mes amis, nous avons mesuré la radioactivité aux abords de Novozybkov dans la région de Bryansk. Nous y avons enregistré 1 000 000 becquerels. C'est énorme ! Donc, dire que la catastrophe n'a pas de conséquences c'est mentir.

Les familles françaises ne sont pas prédisposées à accueillir ces enfants et ce n'est pas facile de trouver une famille d'accueil, croyez-moi. C'est en décembre que nous commençons nos recherches des familles, désireuses d'accueillir un enfant en été. Ce travail exige de nous beaucoup d'efforts et de patience. Nous avons recours à l'aide de la presse. Nous préparons un message officiel aux journaux, à la radio et à la télé dans lequel nous appelons à la générosité.

Est-ce quelque chose change dans l'organisme des enfants après le séjour de 3 à 8 semaines sur le territoire écologiquement pur d'Alsace ?

Au cours de quelques semaines, l'alimentation biologique pure contribue à la baisse du niveau de contamination. Le mois passé on a observé la baisse de 30% de la contamination en césium chez les enfants qui avaient passé 3 semaines en France.

Combien d'enfants séjournent chaque année en France ? Quel âge ont-ils ? D'où viennent-ils ?

Cette année-ci nous accueillons 220 enfants, dont 66 viennent de Novozybkov, ville russe de la région de Bryansk. Cette ville est la plus contaminée en Russie. Le reste des enfants viennent de la province ukrainienne. Les enfants que nous accueillons pour la première fois ont de 7 à 10 ans. Les familles françaises peuvent les inviter par le biais de notre organisation jusqu'à leurs 17 ans.

Est-ce que votre activité s'étend sur la Biélorussie car le sud-ouest de ce pays a également subi les conséquences de l'explosion ?

L'Europe comprend 48 pays dont une partie forme l'Union Européenne. 47 pays sont représentés au Conseil de l'Europe situé à Strasbourg. Il n'y a qu'un seul pays qui n'est pas membre du Conseil de l'Europe et n'a même pas de statut d'observateur, et ce pays c'est la Biélorussie. Par conséquent, le président Lukashenko ne peut obtenir ni le visa Schengen, ni celui américain ou canadien. Pourtant en Biélorussie il y a des associations comme la nôtre, nous sommes allés les voir pour prendre connaissance des résultats de leur activité. Il s'est avéré que les Biélorusses organisent les séjours des enfants en Allemagne, en Italie, en Irlande. Nous sélectionnons nous-mêmes les enfants en Ukraine et en Russie et tâchons de prendre chaque année un certain nombre de nouveaux enfants tandis que nos collègues biélorusses à Minsk sont obligés d'accepter les enfants qu'on leur propose. Lukashenko est inexorable à ce propos. Je crois que les autorités de Kiev et de Moscou s'y connaissent plus. C'est pourquoi, la Biélorussie peut recourir à notre aide humanitaire mais ne veut pas que nous accueillons les enfants biélorusses.



Puisque vos activités exigent beaucoup d'argent, qui assure le financement de votre organisation ?

La source principale de nos revenus c'est la vente des pyssankis, œufs peints multicolores en bois, qui nous rapporte 90 000 euros par an. Nous achetons les œufs aux Carpatys, 0,35 euro par pièce, et nous les vendons en France pour 3,5 euros. Nous arrivons à mobiliser 300 à 400 personnes pour vendre les pyssankis dans les grands supermarchés et les petits villages d'Alsace. Ce mode de financement nous permet d'être absolument indépendants. Nous avons vendu 318 000 œufs en 18 ans. Nous commençons la vente 4 semaines avant la fête de Pâques. Pendant cette période-là la presse nous aide en assurant la médiatisation de cet événement. Quand les enfants arrivent en France nous assurons les sujets informatifs pour les reportages journalistiques de Strasbourg à Colmar.

Il arrive que la famille française réaccueille un enfant chaque année en l'invitant par le biais de notre association. Dans ce cas-là, c'est la famille française qui paye la moitié des dépenses puisque notre objectif est d'inviter chaque année des enfants nouveaux. Si la famille française accueille un nouvel enfant, elle ne paye rien, car c'est l'association qui prend à sa charge les dépenses relatives au voyage et aux papiers

Le Dniepr

nécessaires.

Il arrive qu'une famille veuille accueillir directement un enfant mineur de Russie mais elle ne peut pas le faire elle-même puisque l'enfant doit être accompagné par un adulte lors de son voyage à l'étranger. Alors cette famille s'adresse à notre association en présentant l'autorisation notariale d'un des parents et nous organisons la venue de l'enfant.

Nous avons d'autres projets qui ne sont pas médiatisés. Le mois passé nous avons acheté des produits alimentaires pour 15 000 euros pour les enfants des villages ukrainiens. La presse n'en connaissait rien.

Malheureusement nous ne percevons aucune subvention ni de l'état français, ni de notre région. Nous acceptons l'aide des sponsors et les dons des particuliers. Par exemple, hier le Rotary Club nous a transmis un chèque de 2 400 euros et cet argent servira pour acheter les produits alimentaires pour les enfants des villages russes.

Y a-t-il des difficultés pour l'obtention des visas, la préparation des documents, les parents des enfants ?

Il est difficile d'obtenir l'autorisation pour le départ de l'enfant à l'étranger. Les problèmes peuvent advenir du côté du pays d'origine de l'enfant aussi bien que du côté des organes compétents français. Pour partir à l'étranger l'enfant a besoin d'un visa Schengen. Pour obtenir le visa il faut préparer nombre de documents y compris l'autorisation notariale des parents dans laquelle chacun d'eux transmet ses droits parentaux à une accompagnatrice adulte. Outre cela, les organismes français exigent d'autres documents confirmant la personnalité de l'enfant. On doit refaire certains documents, s'adresser au Ministère de la famille pour obtenir l'autorisation des organismes administratifs du pays d'origine de l'enfant pour son départ à l'étranger. Nous obtenons les visas et les enfants partent en avion à Francfort en Allemagne et ensuite y prennent le bus pour aller en Alsace.

Nous ne faisons pas de collections de timbres, nous n'élevons pas de lapins non plus. Nous nous occupons des enfants et n'avons pas le droit de commettre des fautes. On doit être précis et contrôler tout, même les détails les plus infimes. Oublier un enfant ou se tromper de famille, c'est inadmissible pour nous. Nous vérifions chacun de nos pas, nous sommes stricts et rigoureux. Le conseil d'Administration se réunit à 19 heures toutes les deux semaines et jusqu'au matin nous pouvons discuter de questions importantes et prendre des décisions nécessaires.

Avez-vous déjà été en Russie et en Ukraine auparavant ?

Je me suis rendu en Ukraine et en Russie 19 fois. Si j'ai de la chance, l'année prochaine j'y viendrai pour la 20^{ème} fois. Chaque fois je passe 10 jours en Russie et en Ukraine mais je ne vis pas dans les hôtels. Je trouve l'hébergement chez les citoyens hospitaliers de ces pays. J'ai eu l'a chance de m'être fait de nombreux amis en Russie et en Ukraine. Je connais la vie des gens simples.

Je n'aime pas parler de la politique et critiquer le pouvoir, mais j'ai été en Russie à l'époque de Gorbatchev, sous la présidence d'Eltsin, de Poutine, de Medvedev, je connais votre histoire. Je crois que les catastrophes naturelles et les incendies dévastateurs ne sont pas un coup de hasard. Il y a quelques années, les autorités ont décidé de dessécher les marais autour de Moscou et d'en faire des terrains tourbeux pour produire du combustible. Cet été ces marais tourbeux étaient tous en feu. J'ai vu votre province et l'équipement technique qui ne peut pas remédier à une situation de catastrophe. C'est incomparable avec nos forces de réaction rapide à l'est du pays où il y a le plus d'incendies dans les forêts.

L'Association, quels projets a-t-elle ?

Nous envisageons de poursuivre la politique du développement de la collaboration entre nos pays, dans le but de poursuivre l'accueil des enfants. En gros, notre activité vise le développement de l'amitié des

Mise en garde (1) : Les propos reproduits sont la traduction en français réalisée par Oksana Pantchenko de ceux relevés en août 2010 par la journaliste russe Mariya Elanova lors d'une interview réalisée à Horbourg-Wihr et publiée en russe sur le site internet de la « Fondation Le Monde russe » (« Russkyi mir ») le 28 septembre 2010. Thierry constate que, pour partie, ils ne correspondent pas aux réponses données verbalement.

LES AMOUREUX DE TCHERNOBYL



Vika a rejoint son fiancé, Micha, dans la zone radioactive : « Où irions- nous sinon ? »



Aliocha et Yuliya. Lui est déjà parti travailler à Kiev, elle rêve de le rejoindre

ILS DEFIENT LA RADIOACTIVITE LES AMOUREUX DE TCHERNOBYL

Ils ont grandi près des terres désertées après la catastrophe nucléaire de 1986.

Malgré le danger, certains se réinstallent dans la zone interdite où ils se sentent plus libres de vivre leur amour. Reportage.

L'histoire d'amour de Rita et Piotr s'est écrite sur l'une des terres les plus abrasives du monde, abandonnée des hommes et peuplée de loups, au cœur de ces forêts irradiées le 26 avril 1986 par l'explosion de la centrale nucléaire de Tchernobyl en Ukraine. Cent mille personnes vivaient sur ce territoire grand comme l'île de La Réunion. Evacuées en quelques jours, elles ont tout abandonné, meubles, vêtements, photos, lettres, souvenirs. Près d'un quart de siècle plus tard, la zone interdite est aujourd'hui un précipité éraflé de la vie sous le soviétisme, une contrée aux villages pillés et laissés à la nature dévorante, encerclée d'une clôture hautement surveillée. C'est dans ce périmètre de trente kilomètres que Rita et Piotr se sont rencontrés, il y a huit ans, tandis qu'ils volaient du métal radioactif dans un cimetière d'engins militaires. Elle, 37 ans aujourd'hui, déambulait entre les carcasses



Rita, Piotr et leur fils Micha ont vécu un temps dans la zone interdite : « Nous avons enfin la paix. »

d'hélicoptères et les voitures rouillées, en quête d'un capot ou d'une pièce de moteur. Lui cherchait du cuivre et du laiton. Quand la milice a surgi et tenté d'arrêter Rita et ses frères, Piotr les a guidés à travers la forêt. Leur histoire d'amour a commencé là, en 2002, au milieu des arbres trônant tels des spectres. Ici, les émotions ne peuvent se vivre que dans l'urgence et l'interdit, comme si chaque sentiment gagnait en intensité à cause du paysage et de la contamination encore très élevée par endroits.



Dans la zone interdite, un cimetière d'équipement militaire, où les gens viennent récupérer le métal radioactif qui sera revendu à des usines à travers toute l'Ukraine.

Comme si les incendies qui ont ravagé cet été la forêt rendaient l'avenir d'autant plus incertain, jetant sur le ciel une couleur plomb semblable à celle des cercueils où furent allongées les premières victimes de l'explosion. Rita est née à Novo-Sokolii, ce village de quelques centaines d'habitants situé à deux pas de la clôture métallique. Elle y mourra probablement. Une vie passée parmi les squelettes de camions aux étoiles rouge délavé, des journées à récupérer du métal pour le revendre une poignée de grivnas (la monnaie ukrainienne) au receleur local. Des semaines à endurer les visites des miliciens qui réclament de l'argent en échange de leur silence. Peine encourue pour le métal volé : un an de prison.

Piotr Moriaov, 50 ans, dont quatorze passés en prison pour de multiples bagarres et rébellions, regarde de sa maison la zone qui s'étend au loin : « Tous les jours, les miliciens viennent prendre notre argent. Le trafic de métal, ce sont eux qui le tiennent. » Tout autour de la zone d'exclusion, la récupération de métal demeure le seul moyen de survie. Aucune entreprise, même agricole, n'a jamais voulu s'installer dans cette partie de l'Ukraine. A l'épicerie-café, les femmes sont rassemblées autour d'un poste de radio où une voix monocorde revient sur les conséquences de l'incendie qui a ravagé mi-août plusieurs hectares de tourbière, à soixante kilomètres au sud de la centrale atomique. Quand on les interroge sur leur vie ici, elles lèvent les yeux au ciel. Que dire, à part que les minutes ressemblent à des heures : « Nous vivons grâce à nos allocations de

victimes de Tchernobyl et, surtout, grâce au métal, résume Yelena, une mère de famille âgée d'une cinquantaine d'années. Tout le monde va en chercher dans la zone. Le reste du temps, il y a le potager et la vodka. »

L'alcool, c'est ce qui a fait sombrer Rita, lentement, tandis que les nuits d'hiver devenaient plus rudes. Micha, leur fils, venait d'avoir 2 ans, l'argent manquait et les miliciens frappaient sans cesse à leur porte : « Je ne supportais plus cette vie, raconte-t-elle. Nous n'avions pas beaucoup d'argent mais je ne pouvais pas m'empêcher d'acheter une bouteille à l'épicerie, pour oublier et avoir la tête légère. » Un soir, le couple entasse quelques affaires dans un sac, installe l'enfant dans sa poussette et emprunte le chemin de pierres en direction du fil de fer barbelé : « C'était au début du printemps, l'an dernier, poursuit Rita. Chaque jour, Piotr répétait : "Partons vivre dans la zone ! Là-bas on ne nous ennuiera plus et il n'y aura pas de vodka !" Les premiers temps, j'ai trouvé l'idée folle. Mais j'aime profondément Piotr. C'est un homme qui ne craint rien ni personne. Alors, un soir, j'ai dit oui, allons-y. »

Six heures de marche... et l'attelage bringuebalant rejoint un village en ruine situé au milieu de la forêt. Une nouvelle vie commence. Piotr retape une maison qu'il avait repérée, nettoie le terrain. Rita plante quelques légumes et regarde Micha jouer : « C'était incroyable, se souvient-elle. Nous avons enfin la paix, le silence et la nature. Le matin, Piotr partait à la chasse. L'après-midi, nous



A Kristatich, à 30 km de Tchernobyl, un mariage comme en rêve Alla.

« Si c'était dangereux ici, on serait tous morts. Un jour, je me marierai, et je ne vois pas pourquoi je partirais. »

allions pêcher tous les trois. Le soir, nous faisons un feu. La radioactivité, nous n'y pensons jamais. » L'été et sa chaleur continentale ont coiffé les plaines et les forêts. Puis l'automne est apparu et les bouleaux se sont teintés d'ocre et de pourpre. Rita passait ses journées dans les bois, Micha sur ses talons : « C'est une saison exceptionnelle ici, surtout pour les champignons. Nous en cueillions des kilos afin de les conserver pour l'hiver. Piotr, lui, chassait le sanglier. » Mais l'exode de Piotr le Tchétchène et de Rita l'Ukrainienne a pris fin dès les premiers flocons venus. La milice les a retrouvés et ils ont dû quitter la zone. Rita était guérie : « Les soucis semblaient s'être évanouis, assure-t-elle. Le périmètre interdit est une terre à part, c'est un autre monde. Pour nous, en tout cas, ce fut un refuge. » Officiellement et malgré les injonctions des autorités, trois cents hommes et femmes sont restés dans la zone après la catastrophe, pour la plupart des personnes âgées. Depuis peu, on voit des jeunes couples y revenir, les tentations. La zone est devenue un sanctuaire pour les êtres aux trajectoires obliques, un Far West où l'amour se vit au présent, sans projet possible.

Comme Rita, Vika n'est pas née dans la zone mais elle aussi a choisi de s'y installer pour suivre l'homme qu'elle aime. Elle vit depuis deux ans à Koupavaté, un hameau dominant une vallée à la terre grise comme le plomb. Pour s'y rendre, il faut franchir la clôture et s'enfoncer dans une plaine à moitié

rongée par les incendies, longer des poteaux électriques désossés, garder à l'esprit que les miliciens peuvent à tout instant sortir du bois. Vika, cheveux sombres contrastant avec la lueur de son regard, a l'air d'une adolescente perdue dans un monde qui ne lui ressemble pas : « Je suis venue ici pour Micha, assure-t-elle. J'habitais avec ma mère à Gubin, un village en dehors du périmètre interdit quand, un matin, je l'ai croisé. Il m'a pris la main et, le soir même, m'a dit de venir avec lui. Depuis, je suis une survivante de la zone. » Le couple vit avec les parents du jeune homme dans la maison familiale, un alignement de trois pièces rongées par la saleté et l'humidité. Un quotidien fait d'attente et d'alcool : « Il n'y a pas grand-chose à faire ici à l'exception du potager et de la pêche l'été, poursuit Vika. Mais nous ne pouvons pas partir. Où irions-nous ? Il n'y a de travail nulle part et nous n'avons pas d'argent. »

Il n'est pas rare que les esprits s'enflamment sur cette terre des dernières pertitions où les villageois partagent leur temps entre la vodka et les disputes. Alors, une maison prend feu ou une bagarre éclate, comme cette nuit-là quand Victor, le voisin de Vika, un colosse d'une quarantaine d'années revenu au village il y a peu, a sorti une lame et lui a tailladé le bras : « Cette terre était un paradis, se lamente une mamie, appuyée sur le montant de sa porte. La nature était magnifique, il y avait du travail à la centrale et dans les kolkhozes.

C'est aujourd'hui une terre oubliée où les gens attendent la mort en buvant. »

Avec le satellite, les plus belles romances télévisées ont franchi les frontières et les clôtures métalliques. Comme partout ailleurs, on pense surtout à rencontrer une personne avec qui fonder une famille. Pour les adolescents et les jeunes adultes de la région, Tchernobyl n'est même plus un souvenir, à peine une longue plainte égrenée par les anciens, une histoire apprise de la bouche des instituteurs ou de leurs familles qui ont participé à l'évacuation. L'amour en revanche est sur toutes les lèvres, mais la pudeur slave impose de le murmurer. Natacha, Anna et Alla ont à peine plus de 20 ans et autant d'années passées dans la zone. Malgré l'école qui a rouvert ses portes dans la ville voisine et la petite maison qui sert de centre culturel, les occasions de rencontrer des garçons demeurent rares. Elles les ont vus quitter le périmètre interdit et tenter leur chance dans une grande ville ou à l'étranger : « Ici, en général, on se marie à 17 ou 18 ans, explique Alla. Mais avec les garçons, c'est compliqué. Ils veulent tous partir. » Aucune d'entre elles n'a à ce jour vécu d'histoire d'amour. Elles passent leurs journées à se promener dans les champs et à longer la grande route du village, guettant les voitures qui viendraient à se perdre : « On a tenté de nous effrayer avec cette histoire de Tchernobyl, reprend-elle. Mais, si c'était dangereux, tout le monde serait mort. Un jour, je me marierai, et je ne vois pas pourquoi je partirais. »

Partir et fonder un foyer, c'est le rêve de Yuliya. Assise dans le salon de la maison qu'elle occupe avec sa mère à Starie-Sokoliy, à deux kilomètres de la zone, elle ne peut imaginer rester encore longtemps dans cette campagne dominée par l'ennui : « Il n'y a rien à faire ici, raconte-t-elle dans un français parfait, conséquence de ses nombreux séjours dans une famille d'accueil lilloise. Alors les jeunes commencent à boire dès l'âge de 12 ou 13 ans. Que peut-on bien attendre d'un tel endroit ? » A 19 ans, Yuliya passe son temps à dessiner des vêtements ou à écrire des poèmes. Après le lycée, elle a entamé des études de marketing qu'elle a dû abandonner faute d'argent. Son avenir, elle le voit à Kiev : « J'aime les villes, leur bouillonnement. Je voudrais avoir quatre enfants, habiter un joli appartement, pouvoir sortir avec mon amoureux et rencontrer du monde, vivre tout simplement. Pas comme ici. » Quand on la questionne sur ce qu'elle voit de sa fenêtre, elle tranche d'un regard ardent : « La zone ? Je n'y suis allée qu'une seule fois. Pour moi, elle n'existe pas. » Pourtant, son histoire est indissociable de Tchernobyl et de cette forêt qu'elle refuse de regarder. Ses parents furent évacués de Pripiat, la ville où logeaient les ouvriers de la centrale, devenue - avec le temps et ses enfilades d'immeubles borgnes, sa grande roue rouillée et ses autos tamponneuses gagnées par les ronces - le symbole de l'horreur atomique. Yuliya y est liée aussi

par ses sentiments pour Aliocha, un enfant de Tchernobyl comme elle, pour qui la zone fut longtemps un immense terrain de jeux. Agé aujourd'hui de 25 ans, accroupi devant la maison de sa jeune compagne, il remonte sa manche et exhibe sur son poignet un tatouage semblable à un hiéroglyphe, celui de la Bande du cerf : « C'est le nom que nous nous étions donné, mes amis et moi, se rappelle-t-il. Nous avons une quinzaine d'années et, à la moindre occasion, nous filions dans la zone. Nous passions notre temps à jouer dans les hélicoptères et les camions abandonnés. Puis, un jour, la milice nous a arrêtés. » Aliocha n'a pas couru assez vite ce matin-là, et, avant même qu'il se glisse à travers le fil de fer barbelé, les gardiens l'ont intercepté et envoyé en maison de correction. Trois années passées à l'autre bout de l'Ukraine : « Je regrette beaucoup car je n'ai pas pu entrer dans l'armée à cause de cette bêtise. Aujourd'hui, je ne veux plus entendre parler de la zone. J'ai trouvé un emploi à Kiev et je ne reviens ici que pour voir ma famille et Yuliya. Je l'aime et, bientôt, elle viendra avec moi. »

Ivankov, un vendredi soir. Dans cette ville, la plus importante de la région, située à une trentaine de kilomètres de la clôture métallique, se cristallisent tous les espoirs d'une jeunesse partagée entre la haine et l'attachement à cette terre. Tchernobyl n'est jamais mentionné, si ce n'est pour justifier un séjour effectué en Europe, sous la houlette d'une association humanitaire. On préfère évoquer les fêtes entre copains autour d'une bouteille, les virées possibles à Kiev ou les bagarres de la veille devant Stimo, le bar des fins de soirée. Un peu plus tôt, à l'Antalys, la seule boîte de nuit, les filles dansent sur la piste au son des rythmes électro venus de Moscou, tandis que les garçons figés autour ne les quittent pas des yeux. On y croise Olga qui, à 21 ans, prépare son mariage avec un jeune oligarque installé à Kiev, rêvant de défilés de mode à New York ou à Milan. On y aperçoit Slejana, 16 ans, entamant une chorégraphie découverte sur MTV, évoquant son espoir de visiter Paris et Madrid. On y découvre des solitudes agglomérées, celles de ces jeunes hommes et femmes qui ont grandi ici et se connaissent tous au point de ne plus savoir comment se parler. A l'Antalys, les enfants de Tchernobyl dansent en rêvant d'un amour lointain.

BRUNO MASI

Article publié le 10 septembre 2010 dans le n° 3376 du magazine « Elle »

Reproduit avec l'aimable autorisation de son auteur et de la rédaction.

Visiter Tchernobyl en touriste, ce sera bientôt possible

L'Ukraine prévoit d'organiser en 2011 des visites guidées du site contaminé par le réacteur nucléaire de la centrale nucléaire en 1986.

Le ministère ukrainien des situations d'urgence d'Ukraine entend organiser, d'ici début 2011, des voyages dans la région de Tchernobyl, a annoncé dimanche 12 décembre 2010 à l'agence UNIAN le ministre Viktor Baloga lors de sa visite de la région en compagnie de l'administratrice du programme des Nations Unies pour le développement (PNUD) Helen Clark.

Le ministre a estimé que la région devait être ouverte au tourisme, son ministère effectuant des travaux importants en vue de permettre, d'ici janvier 2011, des visites touristiques "systématiques et régulières".

La haute responsable onusienne a soutenu l'initiative du ministre ukrainien en déclarant que les visites de la région de Tchernobyl permettront aux gens de mieux connaître l'histoire de la tragédie et de saisir l'importance de la sécurité des centrales nucléaires.

« La zone d'exclusion située autour de la centrale nucléaire de Tchernobyl peut faire partie du programme de visite officiel de l'Euro 2012 de football en Ukraine ». C'est ce qu'a annoncé le 15 décembre 2010 Vitaliy But, le vice-ministre aux Situations d'urgence, lors de la cérémonie de signatures entre les ministères des Situations d'urgences d'Ukraine et de Pologne pour un programme d'action commune en vue de l'Euro 2012.

D'ores et déjà, un nombre limité de visiteurs est autorisé à l'intérieur du périmètre de 30 kilomètres (19 miles) de la zone d'exclusion située autour de la centrale nucléaire de Tchernobyl, qui explosa et brûla en 1986. Selon Baloha, le gouvernement ukrainien présentera un plan détaillé pour lever les restrictions de voyage dans la région.

Actuellement, les guides de la zone réglementée de Tchernobyl conduisent de petits groupes de personnes dans la zone d'exclusion pour une visite d'une journée pendant l'été. Les visites du site durent en général de trois à cinq heures.



Le Dniepr

COMPRENDRE LES MODES DE TRANSFERT DES RADIONUCLÉIDES AUX PLANTES

De récents travaux de l'IRSN permettent de mieux quantifier le transfert des radionucléides depuis l'environnement jusqu'aux plantes à travers l'étude de trois processus majeurs : le transfert racinaire, la translocation et le recyclage de la matière organique.

Après l'accident de Tchernobyl, la nourriture a été pour les populations locales la principale voie d'exposition aux rayonnements ionisants. D'où l'importance d'évaluer les taux de transfert des radionucléides de la biosphère vers les plantes en fonction de leur environnement, et d'étudier leur mobilité dans la plante jusqu'aux parties comestibles.

Facteur de transfert racinaire

Le facteur de transfert d'un radionucléide, rapport entre la concentration de ce radionucléide dans la plante et celle du sol,

dépend des plantes considérées et du sol sur lequel elles poussent. Afin d'identifier les éléments qui font varier ce facteur pour le $^{137}\text{Cs}^{\text{GLO}}$ et le $^{90}\text{Sr}^{\text{GLO}}$, principaux radionucléides présents après l'accident, une équipe de l'IRSN a cultivé différentes espèces agricoles sur cinq types de terre représentatifs des sols européens et les a contaminés artificiellement (programmes européens RESSAC et PEACE). La composition de l'eau présente dans le sol (solution du sol) dans laquelle les végétaux puisent les nutriments disponibles influence directement les variations des facteurs de transfert du césium et du strontium. Celles-ci sont fonction de la concentration du radionucléide considéré, mais aussi de la présence d'autres éléments comme le potassium, qui se révèle un concurrent du césium, ou le calcium qui est en concurrence avec le strontium : plus ils sont concentrés dans la solution du sol, moins les radionucléides sont transférés à la plante et inversement.



Échantillonnage du tronc d'un pin sylvestre dans la forêt rousse près de la centrale de Tchernobyl

Facteur de translocation

Lors d'une contamination aérienne, la canopée des plantes intercepte les radionucléides, qu'ils soient transportés sous forme d'aérosols ou par voie humide (pluie ou irrigation). Ils pénètrent dans la plante par les feuilles d'où ils migrent ensuite vers le reste de la plante. La distribution des radionucléides dans la plante, ou translocation, dépend de l'élément lui-même, de la forme sous laquelle les radionucléides sont transportés, de l'espèce végétale et de son stade de développement. L'analyse bibliographique des études réalisées sur ce sujet montre que la translocation est en général de plus forte intensité lors de la période de floraison. De plus, le facteur de translocation est un indicateur de la mobilité des radionucléides dans les organismes végétaux et cette analyse a permis de recenser les valeurs existantes pour les radionucléides majeurs et de les classer en trois groupes en fonction de leur mobilité. Elle a également permis d'identifier les radionucléides dont les données sont absentes

Recyclage de la contamination

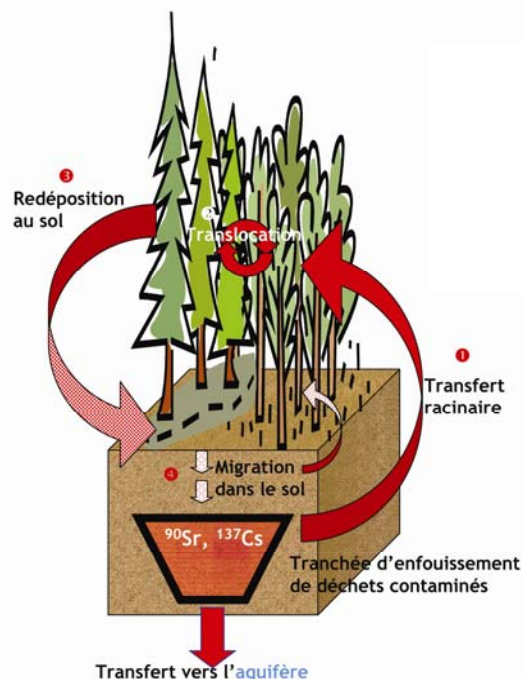
Une fois transférée et internalisée dans les végétaux, la contamination est en partie stockée et en partie redéposée au sol via la chute des feuilles et des branches formant la litière. Ainsi, une étude récente réalisée dans la « forêt rousse »⁽¹⁾ près de Tchernobyl montre que les pins plantés, après l'accident, sur les tranchées d'enfouissement de déchets radioactifs (290 ± 140 GBq en ^{90}Sr , 600 ± 240 GBq en ^{137}Cs) peuvent extraire annuellement jusqu'à 0,82 % du ^{90}Sr et 0,004 % du ^{137}Cs présents dans la tranchée, pour une densité de 3300 arbres à l'hectare. La modélisation de ce processus dans le temps indique que le pic de transfert du ^{90}Sr sera atteint quarante ans après la plantation : 12 % du ^{90}Sr contenu dans les déchets enterrés sera alors transféré aux couches de surface du sol via le recyclage de la biomasse et 7% stocké dans les arbres. Même si ces résultats préliminaires doivent être complétés par une étude plus complète de l'écosystème, ils restituent les ordres de grandeur mis en jeu et l'importance de prendre en compte ce processus pour la gestion des zones polluées.

Contact : Pierre Hurtevent
(Laboratoire de radioécologie et d'écotoxicologie)
pierre.hurtevent@irsn.fr

Institut de Radioprotection et de Sécurité Nucléaire
IRSN - article extrait de Aktis n°2
Tous droits Réservés 2010

Recyclage de la contamination de la tranchée d'enfouissement de déchets par les arbres

- 1 Transfert racinaire de la contamination
- 2 Remobilisation interne de la contamination après incorporation
- 3 Redéposition au sol des débris végétaux (feuilles, branches, écorces) contaminés
- 4 Dégradation de la litière contaminée et migration dans le sol des radionucléides (réalimentation du stock dans le sol)



⁽¹⁾ La forêt rousse : proche de la centrale de Tchernobyl, cette forêt a été détruite par irradiation et par dépôt de particules lors de l'accident. Les arbres ont alors été abattus et enterrés. Une nouvelle forêt a été replantée sur le site.

Ces travaux ont été réalisés en collaboration avec l'Université catholique de Louvain, l'Université de Barcelone, le CEAM (Espagne), le Centre d'étude de l'énergie nucléaire belge (SCK-CEN), l'Institut ukrainien de radiologie agricole (Ukrainian Institute of Agricultural Radioecology UIAR) et l'Agence nationale de gestion des déchets française (Andra).

- Publication : Waegeneers N., Sauras-Year T., Thiry Y., Ramòn Vallejo V., Smolders E., Madoz-Escande C., Bréchnignac F., « Plant uptake of radiocaesium from artificially contaminated soil monoliths covering major European soil types », *Journal of Environmental Radioactivity*, 100 (2009) 439-444.

- Publication : Colle C., Madoz-Escande C., Leclerc E., « Foliar transfer into the biosphere: review of translocation factors to cereal grains », *Journal of Environmental Radioactivity*, 100 (2009) 683-689.

- Publication : Thiry Y., Colle C., Yoschenko V., Levchuk S., Van Hees M., Hurtevent P., Kashparov V., « Impact of Scots pine (*Pinus sylvestris* L.) plantings on long term ^{137}Cs and ^{90}Sr recycling from a waste burial site in the Chernobyl Red Forest », *Journal of Environmental Radioactivity*, 100 (2009) 1062-1068.

Indice de perception de la corruption 2010 : Russie et Ukraine restent parmi les pays les plus corrompus de la planète

« Transparency International » (TI) a publié son Indice de Perception de la Corruption (IPC) 2010, un classement évaluant 178 pays en fonction de la perception du niveau de corruption affectant leurs administration publique et classe politique. L'IPC est un indice composite, fondé sur 13 différentes enquêtes menées auprès d'experts et d'hommes d'affaires.

« Transparency International » est la principale organisation de la société civile qui se consacre à l'intégrité de la vie publique et économique. A travers l'action de plus d'une centaine de sections affiliées réparties dans le monde entier, ainsi que de son secrétariat international basé à Berlin, TI sensibilise l'opinion aux ravages de la corruption et travaille de concert avec les décideurs publics, le secteur privé et la société civile dans le but de la combattre.

Dans cette édition 2010, près des trois quarts des pays évalués ont un score inférieur à 5, sur une échelle allant de 0 (haut niveau de corruption perçu) à 10 (haut niveau d'intégrité perçu). La France, avec une note de 6,8, recule encore d'une place et passe au 25^{ème} rang du classement. Voici un extrait de ce classement avec entre parenthèses le score :

- 1^{er} : Danemark , Nouvelle Zélande et Singapour (9.3)
- 4^{èmes} : Finlande et Suède (9.2)
- 25^{èmes} : France (6.8)
- 134^{èmes} : Ukraine, Togo, Zimbabwe,... (2.4)
- 154^{èmes} : Russie, Papouasie Nouvelle Guinée, Kenya,... (2.1)
- 178^{èmes} : Somalie (1.1)

Les résultats ainsi que des informations complémentaires sont disponibles sur : www.transparency.org



En Ukraine et en Russie, les villageois sont victimes de la corruption

Le Dniepr

WikiLeaks : la Russie, Etat mafieux virtuel

La Russie est un « Etat mafieux » virtuel dont les partis politiques agissent « main dans la main » avec le crime organisé, estime un procureur espagnol cité dans une note diplomatique américaine piratée par WikiLeaks et publiée mercredi 1^{er} décembre 2010 par le quotidien britannique The Guardian.

Le procureur José Gonzalez, qui enquête depuis une dizaine d'années sur le crime organisé russe, « considère qu'on ne peut pas différencier entre les activités du gouvernement (russe) et les groupes du crime organisé », selon cette note diplomatique envoyée en février 2010 par l'ambassade américaine à Madrid.

Le procureur espagnol s'est dit également d'accord avec l'opposant russe Alexandre Litvinenko, assassiné à Londres en novembre 2006, selon qui, son empoisonnement au polonium 210, une matière hautement radioactive, était le fait des organes de renseignement et de sécurité de l'Etat russe, qui sont selon lui « propriétaires du crime organisé ».

« Certains partis politiques en Russie agissent main dans la main avec le crime organisé », considère le procureur selon cette note.

« Il (le procureur) explique que le Parti libéral démocratique a été créé par le KGB et son successeur, le SVR, et abrite nombre de criminels endurcis », ajoute la note diplomatique, en référence au parti ultranationaliste de Vladimir Jirinovski.

Selon le procureur, il existe par ailleurs « des liens prouvés entre les partis politiques russes, le crime organisé et le trafic d'armes ».

La note suggère que les autorités russes se servent de la mafia pour mener à bien des opérations qu'elles ne peuvent « décemment pas conduire en tant que gouvernement », comme la fourniture d'armes aux Kurdes pour déstabiliser la Turquie.

Le procureur espagnol est également convaincu que des responsables du renseignement russe étaient derrière l'affaire rocambolesque du cargo Artic Sea, soupçonné d'acheminer des armes à l'Iran en 2009, selon la note diplomatique.

Dans une autre note, envoyée peu après l'assassinat d'Alexandre Litvinenko, le secrétaire d'Etat adjoint américain d'alors, Daniel Fried, se demandait « si des éléments incontrôlés des services de sécurité pouvaient agir (...) sans que (Vladimir) Poutine n'en soit informé », sachant notamment « l'attachement aux détails » du Premier ministre russe.

Le haut responsable américain s'entretenait avec un conseiller diplomatique français de haut rang, selon cette note.

Loin de s'en tenir à la Russie, la mafia gouverne aussi virtuellement le Belarus et la Tchétchénie et exerce « un contrôle énorme » sur des secteurs vitaux de l'économie internationale, comme celui de l'aluminium, selon le procureur espagnol.

2 décembre 2010



Bien avant WikiLeaks, le Pope de Novozybkov affirmait que la Russie était un état mafieux

Du colza pour dépolluer Tchernobyl

Valeriy Kostioukevitch, journal ukrainien « Den »

Pour réduire la contamination radioactive des sols, de nouvelles méthodes scientifiques sont expérimentées avec le soutien salubre d'experts japonais.

Près de vingt-cinq ans après la catastrophe [qui a eu lieu le 26 avril 1986], les habitants qui, en dépit des lois et des interdictions, sont restés vivre dans les environs de Tchernobyl ont peut-être enfin de quoi espérer. Dans le cadre du [CRDP](#), le Chernobyl Recovery and Development Programme [Programme de réhabilitation et de développement de Tchernobyl], développé par le Programme des Nations Unies pour le Développement ([PNUD](#)), la région peut s'attendre à de véritables changements.

La communauté internationale met l'accent sur la nécessité d'une transition vers une vie stable dans ces territoires où la contamination radioactive a diminué de façon significative depuis 1986. Mais la situation reste peu réjouissante dans le domaine de la santé, car des gens vivent encore sur les terres polluées par les radiations, y compris dans des villages d'où ils auraient dû être évacués depuis longtemps.

Contamination des cultures

A l'occasion d'un entretien avec *Den*, Natalya Klymtchouk, assistante du médecin chef du dispensaire régional, a déclaré que la fréquence des maladies liées aux radiations augmentait chez les adultes comme chez les enfants. Il s'agit surtout de maladies du sang, des organes hématopoïétiques et du système endocrinien. Par ailleurs, de nombreux habitants souffrent d'une altération de leur système immunitaire, de problèmes digestifs et de troubles du métabolisme. D'après cette spécialiste, seuls 1 à 2 % des enfants qui naissent ici seraient en bonne santé. Une des causes principales de cette situation, toujours selon le Dr Klymtchouk, serait la consommation de produits cultivés dans la terre contaminée par des éléments radioactifs.

Cette réalité a entraîné un changement de stratégie de la part d'associations humanitaires comme « [Tchernobyl-Chubu](#) », association d'aide pour Tchernobyl mise en place par le district de Chubu, au Japon. Jusqu'à présent, cette ONG se préoccupait avant tout de fournir à l'Ukraine des médicaments et des équipements médicaux. Les Japonais ont entre-temps lancé le projet "Colza pour la réhabilitation de la région de Narodytchi". Un des acteurs clés de ce projet, le biologiste Masahara Kawata, a d'ailleurs été fait citoyen d'honneur de la région de Narodytchi.

Comme l'explique Evguenia Don-tcheva, directrice adjointe de l'association humanitaire « Otages de Tchernobyl », c'est par son intermédiaire que passent toutes les opérations d'aide. Car les Japonais n'ont confiance que dans les organisations non gouvernementales. A l'en croire, le financement japonais se monterait à 9,3 millions de yens [84 000 euros]. Du côté de « Tchernobyl-Chubu », on précise que cette évaluation recouvre à la fois les dons privés et le coût des bourses d'études, dont la majeure partie provient du fonds japonais d'épargne postale. Pour garantir la supervision scientifique, les dirigeants d' « Otages de Tchernobyl » se sont tournés vers les professionnels de l'université nationale agroécologique de Jytomir.

D'après le coauteur du projet, Tomiyo Hara, l'utilisation du colza devrait permettre de diminuer la quantité de radioéléments présents dans le sol de Tchernobyl (où le taux de radioactivité dépasse significativement les normes en vigueur), sachant que cette plante absorbe les éléments radioactifs plus efficacement que les autres cultures. Une fois cette étape franchie, il sera possible de cultiver d'autres plantes. On espère ainsi parvenir à une réduction importante de la pollution de la production agricole, afin de lutter contre la contamination des habitants liée à la consommation de légumes locaux. Cette consommation est en effet une des causes de l'augmentation de la fréquence des maladies. Jamais un tel projet n'a été mis en œuvre à une aussi grande échelle dans le monde, souligne Tomiyo Hara. Il fait en outre remarquer que l'huile tirée du colza peut servir à la fabrication de biocarburant. Et pour limiter le volume de la biomasse (tiges et feuilles) où vont se concentrer les radioéléments absorbés dans le sol, il est possible de l'utiliser pour produire du biogaz. Lequel ne devrait pas contenir d'éléments radioactifs tels que

le strontium et le césium, du moins pas à des concentrations dangereuses.

Un projet sur cinq ans

L'accord de collaboration sur le projet "Colza pour la réhabilitation de la région de Narodytchi" a été conclu entre cinq parties : l'association « Tchernobyl-Chubu », l'association « Otages de Tchernobyl », le conseil régional de Narodytchi, l'administration régionale et l'université nationale agroécologique de Jytomir. Comme l'explique Mykola Didoukh, le directeur de l'institut scientifique chargé des problèmes écologiques régionaux, qui dépend de l'université nationale agro-écologique, son institut sera responsable de la réalisation de la partie expérimentale. Depuis longtemps déjà, cet institut travaille sur la question de la réhabilitation des terres de la région. En 2007, Anton Malinovsky, le recteur de l'institut, a publié une monographie sur ce sujet, intitulée *Renaissance systémique des terres agricoles dans les régions contaminées par la radioactivité*. Avant de prendre part à cette expérience de culture du colza, les scientifiques ukrainiens ont déjà procédé à certaines expérimentations. Selon les informations de Didoukh, le projet devrait s'étaler sur cinq ans. Une fois celui-ci achevé, l'administration locale obtiendra des conseils et des recommandations pour la réhabilitation des terres contaminées par la technique de la culture du colza et pour la production de biocarburant et de biogaz.

Identifier la variété adaptée

D'après les calculs des scientifiques, la région de Narodytchi comprend environ 10 000 hectares de terres contaminées qu'il serait possible de réhabiliter aux fins d'exploitation agricole. Malgré tout, comme le remarque Didoukh, il n'est pas certain que les paysans de la région se remettent à travailler leurs terres avec enthousiasme. La cause principale en est la nécessité de recourir à des techniques agricoles complexes que les agriculteurs de la région ne maîtrisent pas. La phytoremédiation – la réhabilitation par les plantes – suppose de mettre en œuvre un système d'alternance des cultures très complexe et d'avoir recours à une variété de colza adaptée au climat local.

Près du village de Stary Charno, théoriquement désert, on a semé du colza de printemps dans un champ expérimental de quatre hectares dont la contamination est significative. L'expérience entre dans sa troisième année. Les graines doivent ensuite être traitées à Narodytchi, où une presse pour la préparation de l'huile et un appareil pour la purification ont été installés avec le soutien financier du partenaire japonais, ainsi que des machines destinées à la production du biocarburant. Des tests sont effectués sur le biocarburant déjà produit. Dans le village de Lasky, sur le site de la ferme d'Ihor Kaletskiy, on s'efforce de produire du biogaz à partir des bouses de vache. Tomiyo Hara a fait mettre en place une citerne de récupération du méthane. Une première livraison de biogaz a été testée, mais en petites quantités. La technologie, qui n'est pas assez performante, est en cours de redéveloppement. Parmi les obstacles qui freinent le programme, Hara cite l'insuffisance de la formation dispensée aux opérateurs locaux. Car personne, dans la région, n'a d'expérience dans la production de biocarburant et de biogaz. On trouve très peu de spécialistes dans ce secteur en Ukraine. Tant du côté japonais qu'ukrainien, on reconnaît ne pas partager la même vision quant à la mise en œuvre de ce projet. Mais pour étendre l'expérience, il faudra impliquer davantage de participants.

Ce n'est pas la première fois qu'une expérience de production de biogaz donne des résultats dans la région. Les intervenants dans ce domaine, qu'il s'agisse de fonctionnaires ou d'entrepreneurs, ont pris conscience de la chance exceptionnelle que ces expériences représentent, puisqu'elles permettent d'évaluer les nouvelles technologies et d'analyser les problèmes liés à leur application concrète dans des conditions réelles sur le terrain, sur le plan agricole et industriel. Mais le statut d'expérience scientifique dans le cadre duquel certains équipements ont été obtenus ne permet pas de les utiliser dans un but commercial. Aussi, pour l'heure, le projet ne suscite-t-il guère l'intérêt des entreprises privées. Sur place, le nombre de personnes qu'il occupe peut se compter sur les doigts de la main (seulement quelques-unes à Narodytchi et à Lasky, sous la direction de Didoukh). Tomiyo Hara vient souvent du Japon, et les représentants de l'association « Otages de Tchernobyl » passent aussi régulièrement.

Quoi qu'il en soit, les Japonais, en collaboration avec les scientifiques de Jytomir, nous tendent une canne avec laquelle on pourrait espérer faire un jour une pêche miraculeuse. Un assainissement des terres de Tchernobyl aurait pour conséquence une amélioration de la santé des habitants, tout en ouvrant la voie à de nouvelles technologies dans le secteur des économies d'énergie. Saurons-nous profiter de cette occasion

Propos sur les paysages de catastrophe : Tchernobyl

Par Henri-Pierre Jeudy

Revue de philosophie et de sciences humaines « Le Portique »

Résumé

Sans doute est-il outrecuidant de s'interroger sur le fait qu'un territoire sinistré puisse « faire paysage ». Si je prends pour exemple le site de Tchernobyl, je peux, bien entendu, m'attacher à la perception du « sarcophage ». Ce réacteur enveloppé par une chape de béton se présente dans le champ de ma vision comme le symbole majeur de la catastrophe passée. Il cristallise à lui tout seul toute la perception des lieux en imposant au regard le souvenir impérissable du désastre, de son histoire inoubliable. Mais en parcourant ces mêmes lieux, je vois aussi que la nature est devenue luxuriante, que des traces des villages disparus sont enfouies dans les hautes herbes, je sens que le site dans son ensemble est plongé dans un étrange silence... Toutes ces sensations adviennent simultanément comme si j'étais happé par une atmosphère dont chaque détail ne fait que conforter mon impression de densité du paysage. Les territoires sinistrés nous invitent à voir ce qui n'est pas en ce qui est, en ce qui demeure visible. Il ne s'agit pas des traces repérables qui permettent une lecture toujours possible de ce qui s'est passé, ou une mise en représentation d'une catastrophe ancienne. Le temps produit une dissolution de la représentation en imposant au regard la puissance de l'irreprésentable. Et la catastrophe n'est-elle pas ce qui, par essence, est irreprésentable ?

« Faut-il réparer un paysage sinistré ? Lui redonner un aspect "pictural" ? Une singularité nouvelle ? Ou bien le laisser tel qu'il est. Il est intéressant de tenter de répondre à de telles questions en partant de la photographie. Quand on regarde les images d'un paysage dévasté par une exploitation industrielle massive et offrant l'aspect d'un aérolithe pelé et infertile, on éprouve des sentiments mêlés. Ce paysage est le résultat d'un travail photographique qui donne à un territoire ravagé une puissance suggestive dont on ne comprend pas très bien la nature mais qui produit sur nous un sentiment de rejet et de satisfaction mêlés » (Gilles Tiberghien). C'est la photographie qui semble *a priori* nous mettre en état de mieux appréhender « ce qui est en puissance » dans un territoire sinistré, comme si elle avait la capacité de nous révéler ce que nous ne pourrions pas voir « à l'œil nu ». C'est elle qui restituerait à notre regard « l'état des choses », ce qui est, ce qui se dérobe à notre perception et qui pourtant fait la condition de ce que nous voyons. En somme, la photographie serait au plus près des sensations que nous éprouvons face à un paysage, qu'il soit sinistré ou non. Est-ce vraiment sûr ?

Il y a, en ce qui fait paysage pour le regard, une densité incommensurable des choses qui se présentent dans le champ de la vision. Et cette impression de densité abolit la distinction entre ce qui vient de nous, des projections de notre « intérieur » et ce que nous voyons à l'extérieur. L'espace du dedans entre en coïncidence avec l'espace du dehors. Notre subjectivité se perd dans l'objectivité de l'état des choses que révèle le paysage. Quand quelqu'un arrive sur un territoire qu'il a connu depuis son enfance, il aime signaler qu'il reconnaît tous les détails du paysage. Cette imprégnation des lieux dans la mémoire visuelle donne à la répétition de la vision familière une joie qui outrepassse le seul plaisir de la reconnaissance. Les différents aspects du territoire ont été intériorisés pour devenir une sorte de paysage éternel qui pourrait être perçu les yeux fermés. Une relation d'intimité s'est établie entre le sujet et ce qu'il a toujours vu de telle manière que le paysage semble lui-même la conserver comme un bien précieux dont il serait le dépositaire. Curieusement, c'est à partir d'une pareille fusion que naît une sensation d'extériorité du paysage le plus familier, comme si, pour vivre l'impression de le retrouver, s'imposait une nécessité impérieuse de sortir de soi. Il ne s'agit pas d'une projection anthropomorphique, d'une personnalisation abusive du paysage devenu « mémoire vivante ». Advenant au regard habitué avec tous ses secrets connus ou méconnus, le paysage familier s'extériorise en ouvrant les voies de l'inconnu dans le mouvement même de la réitération.

Le Dniepr

L'attraction qu'exerce le paysage pour notre regard annihile la volonté, le vouloir voir. L'état physique et mental dans lequel nous nous trouvons quand nous regardons un paysage nous met dans une étrange confusion entre l'intériorité et l'extériorité. Il y a, dans la réciprocité entre ce qui fait objet pour notre regard et ce que nous sommes en train de voir, un mouvement d'intériorisation qui, venant de l'objet même, nous projette à l'extérieur de nous-mêmes, nous fait sortir de soi. Un paysage peut ainsi laisser advenir dans le regard sa propre intimité, ou du moins, ce que nous désignons comme tel, pour appréhender combien l'objet de notre vision, du fait de son extériorité, impulse des effets d'intériorisation. C'est dans le temps du regard que s'opère une perte de soi provoquée par l'extériorité du paysage et qu'émerge son intimité – la douceur du paysage. Dans son livre « l'expérience intérieure », Georges Bataille écrit : « Au moment où le jour décline, où le silence envahit un ciel de plus en plus pur, je me trouvais seul, assis dans une étroite véranda blanche, ne voyant rien d'où j'étais que le toit d'une maison, la frondaison d'un arbre et le ciel. Avant de me lever pour aller dormir, je sentis à quel point la douceur des choses m'avait pénétré. Je venais d'avoir le désir d'un mouvement d'esprit violent et, dans ce sens, j'aperçus que l'état de félicité où j'étais tombé ne différait pas entièrement des états "mystiques". Tout au moins, comme j'étais passé brusquement de l'inattention à la surprise, je ressentis cet état avec plus d'intensité qu'on ne fait d'habitude et comme si un autre et non moi l'éprouvait. » Ce mouvement d'extériorité par rapport à soi-même que provoque le paysage, qu'il soit inconnu ou familier, nous donne cette impression que ce n'est plus nous-mêmes qui regardons, que la douceur des choses que nous voyons nous pénètre en nous projetant comme si nous étions « autre ». Ce n'est pas cet état de fusion que laisse à penser la contemplation, c'est une séparation de soi qui s'opère dans l'imprégnation des choses sur le regard suspendu par le pur état des choses.

Et la puissance du paysage entre en nous sans la moindre effraction comme un mouvement qui va nous rendre habité par l'état des choses. Nous perdons alors l'habituelle acuité de perception qui nous permet de distinguer ce que nous sommes en train de regarder. La description elle-même n'a plus de sens, elle relève trop d'une volonté de distinction qui nous rappelle notre position de sujet regardant. Mais ce qui constitue le paysage comme objet demeure toujours présent. « L'esprit s'éveillant à la vie intérieure est pourtant en quête d'un objet. Il renonce à l'objet que l'action propose pour un objet de nature différente, mais ne peut se passer d'objet : son existence ne peut se fermer sur elle-même. » L'objectivité du paysage reste la condition d'une extase de l'intériorité projetée hors d'elle-même.

Si je prends pour exemple le site de Tchernobyl, je peux, bien entendu, m'attacher à la perception du « sarcophage ». Ce réacteur enveloppé par une chape de béton se présente dans le champ de ma vision comme le symbole majeur de la catastrophe passée. Il cristallise à lui tout seul toute la perception des lieux en imposant au regard le souvenir impérissable du désastre, de son histoire inoubliable. Mais en parcourant ces mêmes lieux, je vois aussi que la nature est devenue luxuriante, que des traces des villages disparus sont enfouies dans les hautes herbes, je sens que le site dans son ensemble est plongé dans un étrange silence... Toutes ces sensations adviennent simultanément comme si j'étais happé par une atmosphère dont chaque détail ne fait que conforter mon impression de densité du paysage.

Dans quelle mesure cette intimité du paysage sinistré peut-elle être saisie ? Les photographes qui viennent prendre des milliers d'images pour rendre publiques les ruines de la catastrophe sont trop soucieux de capter une vérité du réel, de donner des preuves de ce qui est, de ce qui menace encore. Obsédés par l'idée de toujours dévoiler ce qui est caché, ce qui se dérobe au regard, ils risquent de ne jamais faire apparaître cette intimité du paysage. À quelques kilomètres du site de Tchernobyl, la ville de Prypiat qui a été abandonnée quelques jours après la catastrophe, présente des ruines qui font l'objet de nombreuses incursions de photographes artistes parce qu'elles paraissent encore très « vivantes » comme si les habitants venaient de quitter les lieux. On pénètre pour ainsi dire dans l'intimité de la ville déserte. Maryvonne Arnaud parcourt ce genre de territoire qu'elle désigne comme un « lieu à l'identité extrême », elle photographie surtout le sol à ses pieds en ne cherchant aucune perspective, en vivant son rapport au site sinistré comme dans un « corps à corps ». Elle n'organise pas le champ de perception par souci de donner des informations, ou de montrer ce qui s'est passé, elle condense dans l'image, la relation de ses pas, de sa marche, à la densité du territoire. Densité qui finit par être aussi celle des informations. Ses fragments photographiques sont reproduits à leur échelle réelle, juxtaposés côte à côte pour reconstituer le parcellaire du sol d'origine. Ainsi, notre regard est-il convié à partager une intimité de ce paysage encore lourd de menaces à partir de sa banalité même.

« L'identité extrême » n'est plus nominative, elle appelle la reconnaissance publique de ce qui contient le non identifiable. Ce que l'art révèle des effets de la catastrophe, c'est le paradoxe de l'identité méconnaissable ou c'est la manière dont l'identité bascule dans l'irreprésentable non plus comme signe de la reconnaissance mais comme interrogation existentielle sans réponse possible. Les photographies de Maryvonne Arnaud font apparaître, par la façon dont la densité du territoire sinistré s'appréhende pour ainsi dire « en à plat », l'invisible comme anéantissement de ce qui est mis en perspective. L'irreprésentable ne peut se penser que dans l'anéantissement de la perspective, tel l'effondrement de la profondeur de champ que nous prêtons aux constructions de nos représentations. Dans les désastres, il y a toujours une difficulté terrible à identifier les cadavres, à leur donner un nom, les visages étant si mutilés qu'ils sont rendus méconnaissables. Ce sont des visages sans relief. Et l'horreur qu'ils provoquent semble appeler l'identification comme un moyen de conjurer la néantisation des corps. Le visage non identifiable se fait lui-même territoire.

A Tchernobyl, l'intimité du paysage tient aussi à la présence des rares personnes qui demeurent encore sur le site, comme des survivants. Ces personnes-là sont porteuses d'un regard dans notre propre regard, même si nous ignorons la manière dont elles voient les choses en l'état. Ce regard qui se glisse dans notre regard est proche du regard de l'artiste qui, pour mettre en œuvre une connivence entre toutes ces différentes intimités, est appelé à utiliser pareil principe de l'emboîtement des regards, de leur réciprocité, dans la perspective d'une absence de finalité. Il y a pour ainsi dire une souveraineté singulière du paysage sinistré qui donne à celui-ci la figure possible de son intimité.

Je préfère raconter la visite des lieux. L'autocar dans lequel nous avons pris place, vient de s'arrêter à l'entrée de la zone interdite. Pour entrer dans le territoire contaminé autour de Tchernobyl, il faut passer les barrières d'une douane comme si on pénétrait dans un autre pays dont il est difficile d'oublier qu'il est tenu à l'écart du monde. Ceux ou celles qui, parmi les passagers, disposent d'un compteur Geiger, décident de vérifier le degré de contamination. Rien d'alarmant. Chacun regarde les alentours, certains prennent des photographies. D'un côté ou de l'autre des clôtures, la nature demeure identique, son aspect luxuriant ne délivre aucun signe de la catastrophe passée. Dans la zone contaminée, à plusieurs reprises, l'autocar ralentit, se range sur le bord de la route, le guide invite ses passagers à descendre pour voir une pancarte indiquant la présence d'un village enfoui sous la terre. L'herbe haute, les arbustes, et même de grands arbres ont chassé toute trace d'une vie humaine. Les noms de ces villages sont inscrits sur des rectangles d'étoffe dans le couloir d'entrée du musée à Kiev. Une centaine environ. Et là, sur le territoire contaminé, ces mêmes noms perdus dans la végétation. Là encore, la nature sereine a l'air de se moquer des effets d'un désastre en étalant ses richesses comme si rien, absolument rien, ne s'était produit. L'autocar roule vers Tchernobyl sur une route toujours aussi droite. L'entrée dans la ville donne une étrange impression de désolation. Et cette couleur jaune, ce jaune qui lui rappelle l'époque où il a eu une hépatite. Il était très faible, il avait du mal à bouger les bras et les jambes, elle était restée auprès de lui, plus que jamais, son regard d'enfant lui rappelait leurs premiers baisers. Chacun observe ses bras, ils ne sont pourtant pas jaunes, chacun ressent des picotements sous sa peau. Il y a un café ouvert, on n'aperçoit personne à l'intérieur, les vitres sont si opaques que la lumière du jour ne semble pas y pénétrer. La végétation a poussé le long des artères avec une telle intensité que les branches d'arbre se cognent contre l'autocar. Les longues tuyauteries disposées en réseau à quelques centimètres du sol ne distribuent plus le gaz pour le chauffage public ou privé, elles ressemblent à des cordages qui délimiteraient le parcours d'un territoire abandonné en pleine nature. L'autocar s'arrête devant une maison qui fait office de tourisme où l'on vend des livres, mais pas encore de souvenirs.

Dans une salle, un rescapé explique, après avoir décrit son état déplorable, les moments de la catastrophe sans avoir l'air particulièrement passionné par sa propre narration. Il montre des tableaux statistiques, des photographies, des cartes... Chacun observe le visage de cet homme accablé par la répétition du même récit. Sa voix est neutre, elle fait écho au silence des lieux. Au cœur d'un territoire irradié, toutes les figurations des cancers deviennent possibles. L'horreur est irreprésentable. Depuis la fenêtre de la salle, on peut voir les rares humains qui se déplacent dans les rues, on les voit toujours de loin comme s'il était physiquement impossible de s'en approcher, ils ne ressemblent en rien à des morts-vivants, ils sont comme les gardiens égarés de ce qui continue à vivre sous nos yeux quand nous n'avons plus rien à voir.

L'autocar s'est ensuite arrêté près d'une sculpture érigée à la mémoire des liquidateurs. Ces derniers ont fabriqué le sarcophage en béton dont la fonction était d'arrêter au plus vite la propagation de la pollution mortelle dans l'atmosphère. Les soldats du contingent, dit-on, pouvaient à l'époque être libérés immédiatement de leurs obligations militaires s'ils acceptaient de passer deux minutes « en enfer ». Le sarcophage ressemble à la carapace noire d'un gigantesque hanneton. Il se fissure, peut-être ce coléoptère monstrueux est-il en train de se soulever, une seconde enveloppe va le recouvrir afin d'éviter à nouveau le pire. L'horreur n'est pas le pire, car le pire on l'attend, on l'envisage, tandis que l'horreur, elle surgit. Le pire, c'est l'étalon des risques. En approchant d'un canal, on tente d'apercevoir un poisson difforme dans l'eau d'un canal. Il y a bien une grande tâche blanchâtre qui s'agite, celle-ci ne semble pourtant pas vouloir adopter la forme d'un poisson. Le monstre est là, peu visible, on soupçonne sa présence. Ce poisson est devenu très gros parce qu'il est trop nourri et que personne ne le pêche pour le manger.

L'autocar arrive dans une autre ville abandonnée, Pripyat. Les passagers descendent, inquiets du degré de contamination qu'ils sont en train de supporter. Le soleil inonde de sa lumière les ruines irradiées. On avance vers la place abandonnée, les dalles de béton qui recouvrent le sol sont fissurées, l'herbe pousse dans les fentes, on s'arrête devant le grand hôtel dont les vitres sont brisées. Le terrain d'une fête foraine, une roue géante avec ses coques rouillées, une autostrade avec ses auto-tamponneuses, des balançoires tordues, on aperçoit au loin un immeuble dont les pièces du rez-de-chaussée sont couvertes de livres déchirés. Tout est resté en l'état pour tourner un film. La cité abandonnée depuis le jour de l'explosion. Vingt ans plus tard, elle n'a sans doute pas changé. Ce ne sont pas des ruines, ce ne seront peut-être jamais des ruines. Tout semble rester en l'état comme si le béton résistait à l'usure du temps. Les voix elles-mêmes ont quitté le silence, il n'y a plus d'écho. Les souvenirs irradiés. L'autocar repart. Il s'engage à nouveau sur la route droite jusqu'à Tchernobyl. Fantômes de la catastrophe, les rares personnes qui travaillent sur le site ne s'approchent pas des visiteurs.

Le secret d'un paysage, c'est la manière dont, pour le regard, celui-ci bascule dans l'irreprésentable. Les territoires sinistrés nous invitent à voir ce qui n'est pas en ce qui est, en ce qui demeure visible. Il ne s'agit pas des traces repérables qui permettent une lecture toujours possible de ce qui s'est passé, ou une mise en représentation d'une catastrophe ancienne. Le temps produit une dissolution de la représentation en imposant au regard la puissance de l'irreprésentable. Il est difficile de concevoir comment le paysage génère sa propre abstraction grâce à sa densité. C'est pourtant là une condition de l'expression de son intimité. Nous sommes plus habitués, à cause du principe discriminatoire de la lecture, à saisir un paysage par l'acte de se représenter ce qui le configure pour notre regard. Toute la didactique contemporaine de la lecture des paysages nous conduit à penser que rien ne nous échappe dans nos manières de percevoir n'importe quel territoire. Et le travail des architectes qui confectionnent des paysages va dans le même sens : la finalité est toujours la même, elle consiste à élaborer ce qui prédéterminera notre vision, même si l'incertitude de la configuration peut être entretenue grâce à une sorte de gestation propre du paysage ainsi conçu. Or, l'appréhension de l'irreprésentable ne peut être rendue possible que par l'émergence réelle ou virtuelle de la catastrophe.

Quand on cherche parmi les peintres des ruines ceux qui ont voulu représenter le mouvement même de la catastrophe, on ne trouvera peut-être que Monsu Desiderio. Je ne rappellerai pas l'histoire de ces deux peintres, François de Nomé et Didier Barra, qui ont parfois signé leurs tableaux du seul nom de Monsu Desiderio, je considérerai surtout *L'Explosion dans une église* qui, de manière unique dans toute l'histoire de l'art, présente la mise en mouvement de l'effondrement. Sans aucun doute, la manière de saisir le temps même de la catastrophe est-elle une gageure dans la peinture. La photographie, le cinéma réussissent à fixer ce moment et à en offrir l'expectative au regard, mais la peinture ne peut le faire que de façon analogique dans le processus même de la représentation ou alors grâce à l'abstraction. *L'Explosion dans une église* est l'expression même de cette mise en suspension du mouvement de l'éboulement, quand celui-ci advient et qu'il peut se poursuivre.

Cherchant à explorer les différentes manières dont l'art traite la catastrophe, nous avons rencontré Christophe Buisson, qui peint des toiles en utilisant des cendres pour créer un effet d'opacité de la matière qui prend l'aspect d'une surface contaminée. Parmi ses œuvres, il a fait une série de huit tableaux « SARKOPHOGOS » tels des amas de peinture, de cendres et de fibres végétales, en partant d'une photographie sans aucun aspect narratif, en répétant une variation de motifs qui se dissolvent dans la matière picturale.

Le Dniepr

Curieusement, ses peintures « SARKOPHOGOS » ont été réalisées avant sa première visite à Tchernobyl avec nous. À première vue, elles représentent des paysages sinistrés que la matière rugueuse, épaisse, rend plutôt inquiétants par les teintes sombres, ocre rouge, noire, jaune. Il est frappé, nous a-t-il dit, par l'allure médiévale du sarcophage. Il se concentre sur une « idée picturale » et ne cherche pas l'élaboration d'un récit. Il se pose la question de l'irreprésentable dans la production de l'image qui méduse sans se soucier d'adopter une position didactique. Comment la disparition de la représentation du sarcophage de Tchernobyl se fait-elle dans l'effet de contamination du processus même de « se représenter » ? Il ne s'agit pas de choisir l'abstraction pour elle-même, mais de mettre en œuvre cet effet de dissolution de la représentation comme une modalité mentale contemporaine de la perception des choses, du monde, de l'événement comme de la répétition elle-même. Il ne s'agit pas non plus, de considérer l'irreprésentable comme une catégorie qui viendrait s'inscrire au cœur de la vision – telle la désignation d'une insupportable horreur – mais de mettre en œuvre la trajectoire de l'irreprésentable comme l'effet d'une dissolution par la contamination, par « l'irradiance », de la représentation elle-même.

Ce que Christophe Bisson révèle à la différence d'un peintre comme Kokian qui, lui, expose dans un style « graffitis » les effets horribles du nucléaire à Tchernobyl, c'est l'intensité d'une présence par sa disparition, par son irradiation, c'est la souveraineté du retrait par le motif qu'on n'atteint jamais et qui ne se retranche pas du côté du sublime. Ces peintures qui, dans le moment de la perception, peuvent paraître statiques, introduisent un mouvement plus abstrait, celui de la déprise : ce qui se donne à voir, se retire. La série des tableaux crée un effet de rythme, il s'agit, pour lui, d'éviter d'épuiser une réalité rhétorique par la puissance de l'image. En ce sens, il se distingue, toujours selon lui, d'Anselm Kiefer dont le rapport à l'histoire prend de manière déterminée un aspect très narratif, très construit malgré l'effet d'abstraction et de contamination du sens que produit sa peinture.

Les territoires sinistrés laissent penser à des matériaux qui travaillent, qui continuent à travailler et les matières utilisées, en séchant, deviennent minérales, rugueuses. Cette croûte minérale vient jouer contre l'image. L'idée dominante, presque obsessionnelle, est que la matière réduit le pouvoir de l'image. La matière se fait elle-même irreprésentable. Avec la crémation, la décomposition, le pouvoir de la médiatisation par l'image serait occulté. Christophe Bisson nous a dit avoir rêvé, en revenant de Tchernobyl, d'une grande arche dorée avec des peintures byzantines, qui fut, pour lui, une manière de mettre fin au rêve d'enfermement. Cette sérénité des lieux, ce silence, cette lumière, qu'il a ressentis sur le site même de Tchernobyl ont confirmé la puissance souveraine de l'irradiation de la représentation de l'horreur d'une manière qu'il refuse de considérer comme « esthétique ».

Entre la dissolution de la représentation et l'émergence des effets de catastrophe, les regards portés sur les paysages sinistrés peuvent par eux-mêmes avoir un rôle de réparation. Il ne s'agit plus d'un enjeu philosophique de la dissémination (Jacques Derrida), ni d'une réduction à l'esthétisation du « catastrophique », c'est un espace « entre-deux » qui s'ouvre et dans lequel la « disparition » devient « apparition », cette dernière étant prise dans la forme abstraite de son expression, ou dans l'abstraction de son expression mentale, justement provoquée par la disparition elle-même. Cette question nous rappelle un phénomène de perception bien connu : quand il manque certaines choses dans un champ de vision auquel nous avons été habitués, nous restituons, sans même nous en apercevoir, ce qui n'est pas là, mais qui devrait y être. Il y a des effets de congruence dans l'acte de percevoir qui produisent des associations, des complémentarités, en rendant présent ce qui n'est pas là. C'est le même phénomène qui se passe dans la lecture quand nous rétablissons la présence d'une lettre manquante alors que nous ne nous sommes même pas aperçus qu'elle était absente. Reste à savoir si dans le regard porté sur un paysage catastrophé nous opérons de telles congruences. Et dans quelle mesure l'art, en répondant à sa vocation de réparation, ne crée-t-il pas d'autres moyens et d'autres effets de congruence ? Et pourquoi la congruence serait-elle un processus de pacification de la perception ?

Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur et de la revue

Henri-Pierre Jeudy, sociologue au CNRS, écrivain, est l'auteur de nombreux ouvrages, parmi les quels *Le Désir de catastrophe* (Aubier, 1990), *Le Corps comme objet d'art* (Armand Colin, 1997), *Fictions théoriques* (Léo Scheer, 2003), *La Machine patrimoniale* (Circé/poche, 2008), *L'Absence de l'intimité* (Circé, 2007), *Nouveau discours amoureux* (Léo Scheer, 2008).



LES ENFANTS DE TCHERNOBYL

Courriel : les.enfants.de.tchernobyl@wanadoo.fr
Site internet : www.enfantsdetchernobyl.fr

AUJOURD'HUI EN 2010, TOUS LES ENFANTS
qui vivent en Ukraine, en Russie et au Bélarus
sur les territoires pollués par Tchernobyl
sont contaminés par du césium radioactif
dans leur organisme



Le Homme
Thyrodé
L'homme 137

